



1

Où Wagner nous joue un drôle de prélude

On était dans la soirée du 2 au 3 mai et les étoiles se comptaient sur les doigts d'une main, des deux peut-être en cherchant bien. Il y a des signes qui ne trompent pas, c'était une nuit de mauvaise lune: le temps était maussade et Wagner d'humeur massacrante. Il avait lutté un moment avant de se résoudre à franchir le seuil du Toutankhamon. Rien ne l'y obligeait – il avait même toutes les raisons pour ne pas y mettre les pieds – mais il veillait régulièrement à s'imposer un petit bain de foule. Un acte d'hygiène mentale pour ainsi dire, juste pour s'assurer que l'humanité méritait encore l'aversion qu'il éprouvait à son égard. Il appelait ça une immersion en eaux profondes (au sens où on parle de la France profonde). Il obéissait aussi dans ces moments-là à une pulsion plus secrète, un peu suicidaire, qui le poussait à commettre de minuscules imprudences. Comme s'il avait pris plaisir à glisser quelques grains de sable dans la mécanique qui était la sienne, trop bien huilée. Ces petits défis pimentaient des journées qui sans cela auraient été d'un ennui mortel.

Pour ces motifs assez obscurs et approximatifs, Wagner avait décidé d'entrer au Toutankhamon. De l'extérieur, la discothèque se présentait comme un gros parallélépipède de tôle et de béton, une sorte de bunker inesthétique échoué depuis une vingtaine d'années dans la proche banlieue avignonnaise. Une





verrue de plus dans cette zone frontière mal définie qui n'est plus tout à fait la ville et pas encore la campagne, coincée entre les hypermarchés et les champs de pommiers en sursis.

À l'intérieur, c'était l'horreur. Un décor à pleurer de rire, à mi-chemin entre Cecil B. de Mille et Disneyland. Buste de pharaon en plastique moulé dans chaque recoin, fausses colonnes en fausse pierre, chapelets de hiéroglyphes rouge fluo sur les murs, niches lumineuses en forme de sarcophages. Et pourquoi pas quelques momies desséchées dans leurs bandelettes? grommela Wagner sans rire, après une rapide inspection des lieux.

Wagner a toujours eu horreur des boîtes de nuit. Rien qu'en franchissant la porte, tout à l'heure, gardée par un molosse à tête de Schwarzenegger, il a eu un haut-le-cœur. Pauvres cons, a-t-il marmonné. Il les hait tous, sans distinction. Une haine sourde, implacable, qui déborde par tous les pores de sa peau. S'il avait une grenade, il la balancerait sans hésiter. Ne serait-ce que pour faire taire cette sono qui hurle à lui faire exploser la boîte crânienne. Il te faut chasser cette idée à tout prix, mon garçon.

Alors, il résiste, retient sa respiration un long moment puis expire à fond, le temps de reprendre pied dans sa bulle, de se mettre hors de portée de la musique qui l'agresse, de la lumière qui gicle du plafond en jets saccadés, des couples qui se vautrent sur les banquettes. L'exercice a réussi, sa respiration a repris son rythme normal, il se calme doucement. Bravo mon gars. Maintenant il va falloir te montrer





patient. Tuer le temps sans rien perdre de ta vigilance. Comme un chasseur à la passe qui attend le lever du jour en plein marais, de l'eau jusqu'à mi-corps. Au moins ici il fait chaud, trop chaud même, une chaleur dégoûtante qui suinte des corps en sueur. T'extraire à nouveau, te mettre en retrait, résister à la promiscuité de cette humanité factice.

Il s'abîme un moment dans la contemplation des deux sphinx de plastique doré qui surplombent la piste de danse. Le propriétaire du Toutankhamon doit être un lecteur assidu des romans de Christian Jacq, pense-t-il en ébauchant une grimace. Son regard se détourne des sphinx et se pose sur les trois filles qui se tiennent à côté du bar. La plus grande se trémousse en parlant, son verre à la main. Les deux autres rient, les fesses appuyées contre le comptoir comme des putes qui feraient la retape. Grotesques comme la plupart des filles de leur âge. Des petites connes sans cervelle comme il en voit tous les jours. Sans une once de culture, pas même un petit vernis qui donnerait le change. Rien. L'ignorance crasse sans la fraîcheur de l'innocence. Celles-là comme les autres, pas mieux, pas pires, chair fraîche pour les labos de cosmétiques et bétail docile pour les concours de beauté de province. Elles sont trop loin pour qu'il puisse saisir la moindre bribe de leur conversation mais il devine qu'elles échangent des futilités, des histoires de gonzesses comme elles sont capables d'en déballer sans pudeur sur les ondes des radios branchées jeunes.

Il est assis sur une banquette, de l'autre côté de la piste de danse, dans le coin le plus obscur, d'où il peut surveiller toute la salle. Les trois minettes n'ont





pas décollé du comptoir. De temps à autre, elles s'esclaffent, sans cesser de se dandiner, martelant le tempo avec leurs fesses dures d'adolescentes en fleur.

La boîte se remplit peu à peu, c'est mercredi soir et la clientèle est faite d'habitues, cela se sent à une certaine nonchalance du personnel. Même le disc-jockey dans son aquarium ne se sent pas obligé de faire son numéro de clown. Il s'est contenté de mettre la sono à fond la caisse.

Les trois filles sont là depuis une bonne heure. Avec leurs gros talons compensés et leurs jambes en fil de fer moulées dans des pantalons noirs ultra-colants, elles ressemblent à des pies qui jacassent.

Émilie, c'est la grande, la plus jolie peut-être si elle n'avait trois couches de fond de teint sur la figure. Plutôt bien roulée avec de petits seins fermes qui pointent sous le pull et un petit cul bien dessiné qui tend son pantalon. Son regard s'attarde sur ses fesses et il sent ses mains qui se crispent, qui s'affolent comme agacées par de lointaines étreintes, des souvenirs d'avant le déluge qui remontent par vagues. Des bulles de champagne, pétillantes et douloureuses; des petits coups de canif qui déchirent les chairs. Ça fait mal mon gars, mais tu ignores la douleur, tu ne veux rien sentir; la douleur, tu as réussi à la dompter depuis des années, elle te sert, c'est ta matière première, ta muse en quelque sorte, ton égérie.

Wagner sait que la soirée sera longue. Tout à l'heure, il s'est fait apporter une bouteille de whisky, en baissant les yeux pour ne pas croiser le regard du barman. D'ordinaire, Émilie reste ici deux ou trois

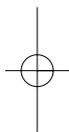




heures avant de rentrer chez elle. Les autres soirs, il s'est contenté de l'attendre sur le parking en écoutant le requiem de Fauré sur le radiocassette de la voiture. Cinq jours qu'il ne la quitte pas d'une semelle. Ce soir, il lui faut être encore plus vigilant, la serrer au plus près. Il esquisse un sourire satisfait et boit une longue gorgée de whisky, se calant confortablement sur la banquette, la tête appuyée sur le haut du dossier. Un coup d'œil sur la montre: bientôt une heure du mat et la bouteille est presque à mi-parcours. Attention à ne pas abuser, il faut rester lucide, yeux grands ouverts et mains sûres.

Les trois filles ont quitté le bar pour se mêler à la vingtaine de danseurs qui se déhanchent sur la piste. Elles continuent de bavarder entre elles en gloussant et en se poussant du coude, comme des gamines dans la cour de récré.

Wagner se tasse un peu plus sur la banquette, étend ses jambes loin devant et ferme les yeux une seconde derrière ses petites lunettes rondes.





2

*Où Laforet aurait pu passer une soirée tranquille
s'il s'était occupé de la rubrique culturelle*

— Allez, je me casse, à demain!

Laforet avait crié ça à la cantonade mais la rédaction était quasiment déserte à cette heure-là. Seule Pomme était encore devant son ordinateur, terminant un article qui paraîtrait le surlendemain. Une bosseuse, Pomme. Et en plus mignonne comme un cœur. Ils avaient eu une petite aventure dix ans auparavant lorsqu'elle était arrivée au journal comme stagiaire; mais c'était du passé. Il avait préféré mettre rapidement un terme à leur liaison. Elle aurait pu être sa fille et la perspective de devoir un jour affronter sa lassitude ou son dégoût lui avait donné la force de fuir. Il y avait eu quelques semaines un peu tendues après la rupture, puis leur relation s'était transformée en tendre amitié. Maintenant c'était une vraie complicité qui les unissait. Une relation comme il les aimait finalement, pas compliquée et sans danger.

— Ciao José, à demain, fais de beaux rêves!

Un autre jour, il serait peut-être resté pour lui tenir compagnie, mais ce soir il en avait sa claque. La journée avait été particulièrement chargée. Il avait dû boucler en catastrophe une enquête sur la circulation des deux-roues et les dangers des pistes cyclables dans la bonne ville d'Avignon. Comme d'habitude, le chef lui avait demandé ça à la dernière





re minute. Il y avait eu une série d'accidents ces derniers temps et Gabier voulait qu'on exploite le sujet.

Laforet était tombé des nues :

– Le danger couru par les deux-roues, motos, scooters, vélos et le reste, je veux bien, mais où diable vois-tu des pistes cyclables dans cette putain de ville ?

Finalement, en cherchant bien, il avait réussi à en dénicher quelques-unes, plus symboliques qu'autre chose d'ailleurs, bricolées en hâte par la municipalité pour se rallier quelques écolos peu exigeants.

– C'est fou comme on connaît mal sa propre ville, lui avait fait remarquer Gabier avec une pointe d'ironie.

La réflexion l'avait foutu en rogne pour le reste de l'après-midi. Évidemment, si on considérait ces petits couloirs tracés à la peinture verte et coincés entre le trottoir et la chaussée comme des pistes cyclables, alors, bien sûr, on en trouvait !

Et pour achever le tout, il y avait eu ce fait divers qui lui était tombé dessus à sept heures du soir. Un mec complètement ivre avait déchargé son fusil sur la devanture d'une pizzeria du centre-ville, à quelques dizaines de mètres de l'église Saint-Agricol. Bilan : une bonne femme salement amochée et deux blessés légers, le mari et la fille. Des touristes anglais qui voulaient manger de bonne heure et qui avaient eu le mauvais goût de s'attabler sur la trajectoire des plombs. Tous les trois avaient été transportés à l'hosto. Il était arrivé au moment où les pompiers les évacuaient. Les flics avaient déjà embarqué le forcené. Pas de chance pour lui, ils étaient à deux pas, en faction devant la préfecture, lorsque la fusillade avait éclaté. C'était pas l'affaire



du siècle mais le pizzaïolo, avec qui il avait discuté un petit moment, jurait un peu trop ses grands dieux qu'il n'avait jamais vu le bonhomme qui lui avait refait la vitrine. Laforet n'était pas tout à fait un novice. L'ivrogne qui défouraille au hasard sur la façade du premier resto, il n'y croyait pas trop. Et comme, manifestement, les victimes étaient d'innocents vacanciers, il imagina plus facilement que le restaurateur avait failli à quelque engagement secret et sacré. Bref, sans doute un petit règlement de comptes en souffrance. Une affaire merdique, une de plus, comme les colonnes de faits divers en sont pleines.

À peine rentré au journal, il avait filé sa pelloche au labo – il avait tiré le portrait du patron se lamentant devant son estanco dévasté par la décharge de chevrotines – et s'était mis sur la bécane pour écrire en vitesse cinquante mauvaises lignes. Pas de quoi faire la une, mais le lecteur devait avoir le lendemain sa ration de sang frais. Il paraît que c'est ce qui les intéresse en premier lieu, les lecteurs, après la rubrique des décès régulièrement plébiscitée par tous les sondages. Lesquels sondages n'ont d'autre but que de définir le lecteur moyen. Et, comme de bien entendu, le lecteur moyen est quelqu'un de très moyen, disposant de revenus moyens et de capacités intellectuelles qui ne le sont pas moins.

Laforet ne les blâmait pas, il se sentait lui aussi très moyen, ce soir-là plus que jamais. Mais par-dessus tout, il avait une furieuse envie de boucler la journée. Tant pis pour les quelques fautes de frappe qui devaient émailler sa prose, d'ordinaire plutôt bien léchée. Il comptait sur la conscience professionnelle du secrétaire de rédaction pour les corriger. Si c'était Dantès, pas de souci à se faire, c'était un

consciencieux. Il reprenait tous les papiers avec attention, les faits divers en particulier qu'il se faisait un devoir de lire de bout en bout, ne serait-ce que pour vérifier s'il n'y avait pas d'atteinte trop flagrante à la présomption d'innocence. Sinon tant pis. Le lecteur moyen aurait ainsi une raison de plus de maudire ces journalistes de merde qui savent même pas écrire en-bon-français-comme-autrefois-je-me-demande-ce-qu'on-leur-a-appris-à-l'école.

Laforet avait à peine franchi la porte de l'immeuble et mis un pied sur le trottoir d'en face qu'il entendit à nouveau la voix de Pomme. Elle était penchée à la fenêtre et lui faisait de grands signes.

— Viens, remonte, il vient d'y avoir un appel, un truc important!

Laforet blêmit. Encore une soirée qui tombait à l'eau.

Il monta les marches quatre à quatre et déboula furibard.

— Putain, mais ils vont pas me lâcher un peu, j'en ai marre de passer ma vie au boulot. Tu te rends compte, à l'heure qu'il est, si j'avais une famille?

Pomme éclata de rire.

— Si tu avais une famille, de toute façon tu aurais divorcé depuis belle lurette et tu vivrais comme un célibataire endurci. Je ne vois pas ce que cela changerait.

— On en discutera une autre fois, tu veux. Qu'est-ce que c'est cet appel?

— C'est Chalon, le correspondant de Champfleury. Il paraît que les flics ont trouvé un cadavre dans un garage. Ils y sont en ce moment. Résidence des Lilas. Les garages sont au fond du parc.



– OK, j’y vais. Je suppose qu’il n’y a plus aucun photographe dans la maison à cette heure-ci ?

– Ben, non.

– Et Bertin, parti aussi ? Bertin était toujours le dernier à quitter le labo vu qu’il passait chaque soir un bon quart d’heure à chercher les clefs de sa voiture qu’il oubliait régulièrement dans les endroits les plus insoupçonnables. On les avait retrouvées un jour dans le frigo.

– Parti aussi, fit Pomme avec une moue faussement désolée.

– Rappelle Chalon, s’il te plaît, dis-lui qu’il me retrouve sur place. Il se démerde pas trop mal en photo.

Il pensa aussi que Chalon ne serait pas de trop s’il fallait un peu cuisiner les voisins. Car, la plupart du temps, à la vue du journaliste, les portes se ferment et les langues se paralysent. En vérité, les gens aimeraient bien parler, voire bavasser un peu, mais ils ont trop peur de retrouver leurs propos le lendemain, imprimés noir sur blanc dans le journal. Alors, z’ont rien vu, z’ont rien entendu, z’ont rien à dire. Motus et bouche cousue, va te faire foutre journaliste de mes deux.

Avec Chalon à ses côtés, la situation serait différente. À Champfleury, l’homme était populaire. C’était un gars de la génération de Laforet, la quarantaine grisonnante et un brin enrobé. Un bon vivant qui ne rechignait jamais à la perspective d’une bonne bouffe ou d’une partie de rigolade. Aujourd’hui, il était gardien d’immeuble de l’office HLM. Autrefois, il avait été garagiste. Personne ne savait très bien pourquoi il avait un jour vendu son garage. Mauvaises affaires ? divorce ? Chacun avait





son explication. Lui n'en donnait aucune, évitant soigneusement le sujet en renforçant le mystère qui entourait son passé. Mais comme il remettait facilement les mains dans le cambouis, il était unanimement apprécié et respecté dans le quartier. Personne d'ailleurs ne l'appelait le gardien ou le concierge, encore moins Monsieur Chalon. Pour tout le monde dans la cité, François Chalon était « le mécano ». Le bon samaritain des ados et des fauchés, une sorte de héros toujours disponible et jamais fatigué.

Depuis quelques années, il collaborait aussi à Sud-Éclair comme correspondant de quartier. Le journal avait recruté là un informateur de premier ordre: il ne se passait rien dans son secteur sans qu'il soit mis au courant. Et aussitôt, il en avisait la rédaction.

Le correspondant local dans un quotidien de province, c'est la base de tout. La petite pierre qui tient l'édifice. Sans lui, plus de journal. Le correspondant n'est pas un journaliste, il a généralement un autre métier: employé de banque, instituteur, jardinier, ou encore concierge comme Chalon. Il y a aussi pas mal de retraités dans la corporation. Le jeune retraité dynamique, c'est l'idéal. À condition qu'il ne cumule pas trop d'activités bénévoles. Car la disponibilité est la qualité primordiale du correspondant. Mariages, naissances, accidents de la circulation, travaux de voiries, inaugurations, fêtes de quartier, rien ne doit lui échapper. Son rôle est d'autant plus méritoire que son activité est peu rémunératrice. Payé généralement à la ligne et à la photo publiées, il touche royalement une misère en fin de mois. Les correspondants sont des purs, des humbles. Ils n'ont pratiquement jamais leur signature dans le journal,





se tapent systématiquement les goûters du troisième âge, les concours de boules ou de belote du dimanche, et n'en continuent pas moins, avec la même conscience, la même régularité de métronome, à accomplir leur besogne journalière. Ces travailleurs de l'ombre sont de vrais chroniqueurs de la vie quotidienne. Les forçats de l'info, les Sisyphe du stylo, disait parfois Laforet avec emphase.

Il les aimait bien, les correspondants. Peut-être parce qu'il avait débuté comme ça dans le métier, par la petite porte, comme beaucoup de journalistes de son temps, correspondant pendant quelques années puis journaliste professionnel à la faveur d'une embauche providentielle.

